

SP



ROVINA

REVUE TRIMESTRIELLE
D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE
PROVENÇALES

PUBLIÉE PAR LA
SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE, D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE
DE MARSEILLE ET DE PROVENCE

TOME XVII — ANNÉE 1937
(1^{er} et 2^{me} Trimestres)



18070

MARSEILLE
AU SÉCRÉTARIAT GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ
Palais de la Bourse

1937



Table des Matières du Tome XVII

I. - Actes de la Société

Conseil d'Administration pour 1937	5
Modifications à la Liste des Membres, au 30 juin 1937.....	5
Rapport de M. Henri Rolland (Médaille Paul-Paret 1936)	8
Rapport de M. Jean Reynaud (Médaille Joseph-Laurent 1936)	15
L'Excursion des 29 et 30 mai: Pernes, Carpentras, Vaison, Grignan, St-Paul-Trois-Châteaux, St-Restitut, Suze-la- Rousse. (Jean de Servièrès)	177
L'Excursion du 31 octobre: St-Chamas, Pont-Flavien, Cita- delle de St-Blaise, Martigues. (Jean de Servièrès).....	330

II. - Mémoires

DUBOIS (Marc). — La Chartreuse de Montrieux pendant la Révolution	268
FREYNET (Eugène). — Les belles demeures provençales : <i>La Magalone</i>	213
DE LOMBARDON-MONTEZAN (comtesse). — Un épisode des guer- res de religion en Haute-Provence	101
RAIMBAULT (Maurice). — Une lettre inédite de Paul Cézanne à Joseph Huot	249
ROBERTY (Bruno). — Les Jarret de Marseille	20
ROUX (Augustin). — Saint-Saturnin-les-Apt (2 plans, 2 clichés)	26
DE SERVIÈRES (Jean). — La transmission des pouvoirs royaux à Marseille (18 ^e siècle)	115
DE VALON (Ludovic). — Le service de la Table à la Cour du pape Jean XXII	82

Une lettre de Cézanne à Joseph Huot

Au cours d'une conversation avec M. John Rewald, docteur de l'Université de Paris, venu travailler au Musée Arbaud sur Zola et ses amis — sa thèse est intitulée *Cézanne et Zola*, — j'eus l'occasion de lui dire que je possédais une lettre adressée par ce peintre à mon beau-père, M. Joseph Huot, qui avait été un de ses camarades de jeunesse.

Depuis, M. Rewald ayant entrepris la publication de la correspondance de l'artiste, m'a demandé de faire connaître — en vue de pouvoir l'utiliser lui-même — la lettre en ma possession et qui présente une importance qu'il me signalait en ces termes : « Il n'est peut-être pas sans intérêt pour vous de savoir que la lettre de Cézanne à M. Huot est la seule et unique qui soit conservée de son premier séjour à Paris en 1861, sur lequel nous ne sommes renseignés que par les lettres de Zola à Baille. Cette missive à M. Huot est donc, comme témoignage direct de Cézanne, d'une importance toute particulière. En plus, elle est la première lettre de Cézanne qui ne soit pas adressée à Emile Zola, car toutes les lettres écrites avant cette date sont envoyées d'Aix au jeune romancier. »

Je ne pouvais que donner satisfaction au désir de M. Rewald et c'est ainsi que j'ai été amené à communiquer à l'Académie d'Aix le document que voici :

« Paris, 4 juin 1861.

« Cher Huot,

« Ah! Brave Joseph, je t'oublie donc, morbleu! et les amis et le bastidon ¹ et ton frère et le bon vin de Provence; tu sais qu'il est détestable celui d'ici. Je ne voudrais pas faire de l'élégie durant ces quelques lignes, mais pourtant, *faut l'avouer*, je n'ai pas le cœur très gai. Je boulotte de droite et de gauche ma petite existence; Suisse ² m'occupe de six heures du matin jusqu'à onze. Je mange à l'avenant à 15 sous par repas; ce n'est pas gros; que veux-tu? Je ne meurs pas de faim, cependant.

« Je croyais en quittant Aix laisser loin derrière moi l'ennui qui me poursuit. Je n'ai fait que changer de place et l'ennui m'a suivi. J'ai laissé mes parents, mes amis, quelques-unes de mes habitudes, mais voilà tout. Et dire cependant que je rode quasiment presque tout le jour. J'ai vu, c'est naïf à dire, le Louvre et le Luxembourg et Versailles.

¹ Ce bastidon où se réunissaient tous les frères et les amis de Joseph Huot, est situé sur la rive gauche de Lar, immédiatement à droite après avoir passé le viaduc du chemin-de-fer, en allant de la passerelle du Coton-Rouge vers celle de la Cible. On y récoltait quelque peu de blé, d'amandes et d'un vin dont, comme on voit, Cézanne gardait bon souvenir, mais dont la quantité devait être sûrement insuffisante. Le cabanon lui-même a été agrandi et modifié depuis la dernière guerre et muni d'un bassin dont ces jeunes gens n'avaient nul besoin pour l'usage interne, la rivière satisfaisant plusieurs fois par jour à l'usage externe.

² Suisse n'est autre que l'établissement connu sous le nom d'« Académie Suisse », école de peinture bien connue et où, on le voit par Cézanne, on était autorisé à ne pas perdre son temps. Mais à en croire Torrents qui y fut son condisciple, il y travaillait en réalité fort peu et y faisait surtout des *blagues*.

Tu les sais, les tartines que renferment ces *admirables monuments*, c'est *épatant, esbrouffant, renversant*. Ne crois pas que je devienne parisien...

« J'ai vu encore le Salon. Pour un cœur jeune, pour un enfant qui naît à l'art, qui dit ce qu'il pense, je crois que c'est là ce qu'il y a vraiment de mieux parce que là tous les goûts, tous les genres s'y rencontrent et s'y heurtent. Je pourrais te faire ici de belles descriptions et t'endormir. Sache-moi gré de ce que je t'en fais grâce.

J'ai vu d'Yvon la bataille éclatante ;
 Pilles dont le chic crayon d'une scène émouvante
 Trace le souvenir dans son tableau vivant,
 Et les portraits de ceux qui nous mènent en laisse :
 Grands, petits, moyens, courts, beaux ou de pire espèce.
 Ici c'est un ruisseau ; là, le soleil brûlant,
 Le lever de Phébus, le coucher de la lune ;
 Un jour étincelant, une profonde brune,
 Le climat de Russie ou le ciel africain ;
 Ici, d'un Turc brutal la figure abrutie,
 Là, par contre, je vois un souris enfantin.
 Sur des coussins de pourpre une fille jolie
 Etale de ses seins l'éclat et la fraîcheur.
 De frais petits amours voltigent dans l'espace ;
 Coquette au frais minois se mire dans la glace.
 Gérôme avec Hamon, Glaize avec Cabanel,
 Muler, Courbet, Gudin, se dispute[nt] l'honneur
 De la victoire...

(Ici je suis à bout de rimes, aussi bien ferais-je de me taire car l'entreprise serait téméraire à moi de vouloir te donner l'idée, même la plus mince, du chic de cette exposition). Il y a aussi de magnifiques Meyssonniers. J'ai pres-

que tout vu et je compte y retourner encore. Pour ça, je m'en paye.

« Comme mes regrets seraient superflus, je ne te dirais (*sic*) pas que je regrette de ne pas t'avoir avec moi pour voir tout ça ensemble, mais, que diable ! c'est ainsi.

« Monsieur Villevieille, chez qui je travaille tous les jours, te souhaite mille agréables choses, ainsi que l'ami Bourck que je vois de temps en temps. Chaillan te salue très cordialement. Salut à Solari, à Félicien, à Rambert, à Lelé, à Fortis. Mille bombes à tous. Je n'en finirais si je voulais tous les nommer ; informe-moi, si tu le peux, du résultat du tirage au sort quant à tous ceux des amis. Mille respects de ma part à tes parents ; à toi, courage, bon vermouth, pas trop d'ennui et au revoir.

« Adieu, cher Huot, ton ami.

« PAUL CÉZANNE. »

« P.-S. — Tu as le bonjour de Combes avec qui je viens de souper. Villevieille vient de faire l'esquisse d'un tableau monstre de taille, 14 pieds de haut, personnages de deux mètres et plus.

« Le grand G[ustave] Doré a au Salon un tableau mirobolant. Adieu encore, mon cher ; au plaisir de vider une dive bouteille.

« P. CÉZANNE. »

« Rue d'Enfer, 39 ».

Ceux qui ont lu les ouvrages consacrés à Cézanne depuis quelques années ne s'étonneront pas de le voir commencer en vers français son compte rendu du Salon, lui qui, à l'occasion, faisait des vers latins.

Nous venons de voir avec M. Rewald l'intérêt que j'appellerai *externe* de cette lettre ; passons maintenant à son intérêt *interne*.

Et d'abord, nous constatons déjà chez ce jeune homme

de vingt-et-un ans, cette neurasthénie qui travaillait à la même époque Emile Zola. A quoi l'attribuer chez des jeunes gens de cet âge ?³

Chez Cézanne, elle pouvait avoir plusieurs causes dont la première pourrait bien être l'irrégularité de sa naissance car s'il fut reconnu par son père dès celle-ci, survenue le 19 janvier 1839, il ne fut légitimé, ainsi que sa sœur cadette, que par le mariage de leurs parents contracté le 28 janvier 1844.⁴

Peut-être que cette situation, bien qu'elle eût pris fin alors qu'il n'avait que cinq ans, lui avait-elle attiré plus tard des remarques désobligeantes de la part de camarades de l'âge que La Fontaine dit sans pitié et qui en avaient eu connaissance par des potins toujours possibles, pour ne pas dire toujours probables.

D'autre part, personne n'ignore que Cézanne vit pendant longtemps sa vocation contrariée par son père, ce banquier désireux de lui passer son établissement et qui, comme il

³ Chez Zola elle devait tenir aux difficultés pécuniaires où son père se débattit toute sa vie ainsi qu'il résulte des lettres conservées dans les archives du département et de plusieurs communes des Bouches-du-Rhône et émanant des nombreux créanciers de l'ingénieur qui s'enquéraient du lieu de sa résidence et de la possibilité qu'ils pourraient avoir à s'en faire payer. La mort du père Zola transforma en débâcle cette situation pénible.

⁴ Lors de la naissance de leurs enfants les parents cohabitaient chez le père, mais pour éviter ce qui à l'époque eût causé un scandale, la mère alla faire ses couches au n° 28 de la rue de l'Opéra. C'est pour cela qu'une inscription ainsi conçue : DANS CETTE MAISON EST MORT LE 23 OCTOBRE 1906 PAUL CÉZANNE, rappelle sur la maison paternelle la disparition mais non la venue au monde de l'artiste dont les parents habitaient d'ailleurs, alors, au n° 17 de la rue de la Glacière. Notons en passant que dans l'acte de naissance de Paul Cézanne, son père, Louis-Auguste, originaire de Saint-Zacharie, est qualifié *chapelier*. Dans son acte de mariage, il est dit *rentier* et d'après M. Rewald, ce n'est qu'en 1848 qu'il était devenu *banquier*.

était courant à cette époque, pensait qu'avoir un fils artiste était une tare pour une famille.

Enfin, et ceci découle de cela, lorsque le père Cézanne, après avoir consulté Gibert, alors conservateur du Musée municipal, consentit enfin à laisser Paul partir pour Paris, il le réduisit à la portion congrue, ce qui n'était pas pour adoucir le caractère du bénéficiaire dont l'existence revêtait par là même un caractère de bohème assez pénible. Une lettre du 3 mars 1860, où Zola faisait le budget de Cézanne lorsqu'il serait à Paris, nous apprend que la pension que le père était décidé à faire à ce futur artiste s'élevait à cent-vingt-cinq francs par mois !

Un M. Gibert, sculpteur, cousin du conservateur du Musée, me racontait que partant pour Paris, il alla demander à Mme Cézanne ses commissions pour son fils. Mme Cézanne lui glissa en cachette un billet de cent francs en lui disant : « Tiens, tu donneras ça à ce pauvre Paul ». Et M. Gibert ajoutait : « Arrivé à Paris, j'allai chez Cézanne, je sonnai, et la porte me fut ouverte par une femme complètement nue qui me fit entrer dans l'atelier où Cézanne peignait assis sur la boîte de son piston. Et pendant que nous causions, le modèle faisait frire quelque chose dans une casserole placée sur le poêle, et les odeurs de l'une n'étaient pas plus agréables que celles de l'autre. »

Nous avons là un tableau pris sur le vif de la vie que menait notre futur grand homme.

**

La lettre de Cézanne à Huot révèle déjà chez lui cette admiration qu'il professa toute sa vie pour « le Salon de M. Bouguereau » en cette année 1861 où il essaya vainement d'y pénétrer. Mais, ce qui est plus inattendu, c'est celle qu'il montre ici pour des peintres dont, sauf Courbet, le genre ne ressemblait guère au sien et dont il est intéres-

sant de relever les œuvres qu'ils avaient exposées à ce Salon de 1861.

Cabanel (Alexandre) ⁵ : *Marie-Madeleine, Nymphe enlevée par un Faune, Poète florentin, Portrait de M. Rouher, ministre de l'Agriculture; Portrait de Mme W. R.; Portrait de Mme I. P.*

Courbet (Gustave) ⁶ : *Le rut du printemps, Combat de Cerfs, Le Cerf à l'eau, Chasse à courre, Le Piqueur, Le Renard dans la neige, la Roche Oragnon.*

Doré (Louis-Christophe-Gustave-Paul) ⁷ : *Dante et Virgile dans le 9^e cercle de l'Enfer, visitant les traîtres condamnés au supplice de la glace, y rencontrent le comte Ugolin et l'archevêque Ruggieri; Un Vallon des Vosges, effet de matin; Plusieurs dessins.*

Gérôme (Jean-Léon) ⁸ : *Phryné devant le tribunal; Socrate vient chercher Alcibiade chez Aspasia; Deux augures n'ont jamais pu se regarder sans rire.*

Glaize (Auguste-Barthélemy) ⁹ : *La pourvoyeuse misère; Autour de la gamelle; Un trou de meulière à la Ferté-sous-Jouarre.* Il est probable que c'est de lui que parle Cézanne plutôt que de son fils, Pierre-Paul-Léon, qui exposait à ce même salon; *Samson pris par les Philistins* et une peinture à la cire: *La Nymphe et le Faune*, et dont les dix-neuf ans n'en imposaient vraisemblablement guère à Cézanne.

Gudin (le baron Jean-Antoine-Théodose) ¹⁰ : *Arrivée de la reine d'Angleterre à Cherbourg; La flotte française se*

⁵ Né à Montpellier, le 28 septembre 1824; mort à Paris en 1889.

⁶ Né à Ornans, le 10 juin 1819; mort à Vevey en janvier 1878.

⁷ Né à Strasbourg, le 6 janvier 1833; mort à Paris en 1883.

⁸ Né à Vesoul, le 11 mai 1824; mort à Paris, le 12 janvier 1904.

⁹ Né à Montpellier, le 15 décembre 1807; mort à Paris, le 8 août 1893. Son fils, Pierre-Paul-Léon, était né à Paris, le 3 février 1842.

¹⁰ Né à Paris, le 15 août 1802; mort à Boulogne-sur-Seine, le 12 avril 1880.

*rendant de Cherbourg à Brest; Vue de la plage Schewen-
ningue; Gros temps sur la côte d'Angleterre; Disper-
sion de l'Armada espagnole par une tempête, dans la mer
du Nord.*

Hamon (Jean-Louis)¹¹ *Les Vierges de Lesbos; Tutelle,
La volière; L'escamoteur; Le quart d'heure de Rabelais,
La Sœur aînée.*

Meissonnier (Jean-Louis-Ernest)¹² : *L'Empereur à Sol-
ferino; Un maréchal-ferrant; Un musicien; Un peintre;
Portrait de Mme Louis Fould; Portrait de Mme Henri
Thénart.*

Müller (Edouard)¹³ : *Groupe de fleurs et de plantes.*

Pils (Isidore-Alexandre-Augustin)¹⁴ : *Bataille de l'Alma.*

Yvose (Adolphe)¹⁵ : *Bataille de Solferino, Portrait du
Prince Impérial.*

Nous eussions, certes, désiré que Cézanne eût développé un peu plus longuement les sujets auxquels allait son admiration, mais somme toute, il en dit assez pour que nous constatons qu'elle s'attachait alors à la technique classique et qu'il ne dédaignait pas ce qu'on a depuis lui appelé péjorativement l'*anecdote* que ses élèves ont rejetée parce qu'il est évidemment plus difficile, après avoir peint un paysage, de mettre dedans des personnages, ce qui exige une connaissance de la composition et de l'anatomie que tous

¹¹ Né à Saint-Loup-de-Plouah, le 5 mai 1821; mort en 1874.

¹² Né à Lyon, le 21 février 1815; mort à Paris, le 31 janvier 1891.

¹³ Né à Mulhouse.

¹⁴ Né à Paris, le 19 juillet 1813, d'après Bénézit, le 7 novembre 1815, d'après Auvray; mort à Douarnenez le 28 avril 1875, d'après le premier, en septembre d'après le second.

¹⁵ Né à Escheviller, le 12 février 1817; mort à Paris, le 11 septembre 1893. J'ai cru bon de donner ici ces notes sur l'état civil de ces artistes car si on les trouve facilement dans les Dictionnaires spéciaux, il est moins commode de trouver ceux-ci que leur prix rend à peu près inaccessibles, même aux bibliothèques publiques.

n'ont pas le courage ou la capacité d'acquérir. Et c'est ainsi que d'aucuns en sont arrivés à voir le summum de l'art dans une assiette contenant trois pommes inspirées plus ou moins heureusement de celles du peintre aixois.

**

Nous trouvons maintenant un nouveau sujet d'intérêt dans les amis que Cézanne mentionne dans cette lettre, soit qu'ils fussent alors à Paris avec lui, soit que, restés à Aix, il chargeât Huot de le rappeler à leur souvenir. Et je saisis ici l'occasion de leur consacrer quelques notes biographiques que j'ai eu beaucoup de peine à réunir aujourd'hui, ce qu'il serait impossible de faire dans vingt ans.¹⁶

On remarquera que, de tous ces personnages, Villevieille est le seul que Cézanne qualifie de *Monsieur*, avec un respect particulier qui s'explique facilement. Joseph-François Villevieille, né à Aix, le 6 août 1829, était donc de dix ans l'aîné de Cézanne; de plus, il avait une culture artistique sérieuse due à son maître, Granet, avec qui il avait été travailler chaque jour, n'hésitant pas pour cela à faire à pied, par tous les temps, les quatre kilomètres séparant Aix du Malvalat. Enfin, Villevieille avait une situation assise chez son beau-père, Laguerre, peintre décorateur et marchand de tableaux, rue de Sèvres. Cette situation, il la quitta lorsque Laguerre voulut lui passer sa suite, ce à quoi Ville-

¹⁶ Je dois de vifs remerciements aux personnes qui, avec autant de bonne grâce que de patience, m'ont donné les renseignements qu'elles possédaient au sujet de ces personnages: Mlle Fanny Villevieille; M. Marcel Arnaud, conservateur du Musée municipal; M. Segond, ancien entrepreneur; Mme et M. Audin et M. Besançon, antiquaires; M. de La Calade, mon collègue à l'Académie d'Aix; M. Jausseran, neveu du peintre décorateur, et M. Maisonneuve, son successeur; M. Raineri, artiste peintre; M. le Dr L. Martin; M. Conil, beau-frère de Cézanne, et M. John Rewald, qui est à l'origine du présent travail.

vieille se refusa en disant qu'il ne voulait pas vivre en exploitant des artistes. Les relations entre beau-père et gendre s'en ressentirent et le dernier revint s'établir à Aix où il est mort le 11 février 1916, après avoir énormément travaillé, surtout pour les Sulpiciens qui lui commandaient des tableaux religieux pour leurs maisons des colonies. Je n'ai pu déterminer, ni Mlle Villevieille non plus, quel était le grand tableau auquel Cézanne faisait allusion et qui figure dans le registre de Villevieille, en 1861, sans indication de sujet. ¹⁷

Jean-Baptiste-Mathieu Chaillan, né à Trets, le 13 février 1831, vint un jour à Aix dans des conditions que Numa Coste, qui y avait assisté, me racontait ainsi : « Fils d'un paysan de Trets, Chaillan en arriva un jour à pied, en pantalon nankin, jaquette, chapeau haut, avec une baguette à la main. Avisant sur le cours (pas encore Mirabeau) un agent de police, il lui demanda « où se réunissaient les artistes d'Aix ».

— Ma foi, les artistes, je ne les connais pas, répondit l'agent; mais voyez un peu là, au « café des Deux Garçons »; dans la salle du fond il y a des gens qui font toujours beaucoup de bruit. C'est peut-être ça. »

C'était ça. Chaillan fut accueilli avec une sympathie quelque peu goguenarde par les *artistes d'Aix* et Numa Coste lui demanda :

— C'est à l'école des Beaux-Arts de Trets que vous avez étudié la peinture ?

— Mais je n'ai pas étudié. On n'a pas besoin d'étudier.

¹⁷ Qu'il me soit permis d'exprimer ici le regret que le président Cabassol, n'ai point publié la belle causerie sur Villevieille qu'il fit à l'assemblée générale des Amis des Arts d'Aix, le 22 mai 1919, et pour laquelle Mlle Villevieille lui avait fourni une abondante documentation.

Ce qu'un homme a fait, un autre peut le faire. Pourquoi ne ferais-je pas ce qu'a fait Rembrandt ou Van Dyck ?

Néanmoins Chaillan consentit à entrer à l'Ecole de Dessin où il figura en 1858, dans la classe de modèle vivant.

Il est souvent question de Chaillan dans la correspondance de Zola qui le trouve bon garçon, mais rustre et dont il dit : « Il va peindre au Louvre, le grand artiste ! Vraiment, il n'y a que les imbéciles qui soient contents d'eux, s'admirent de bonne foi, jurent que rien n'est plus facile que de faire un chef-d'œuvre. Chaillan au Louvre !... Que diable m'emporte, si ce n'est du talent, je lui accorde du toupet. »

Et dans une autre lettre : « Chaillan... doit faire mon portrait, nu, quelque peu drapé, tenant une lyre et les yeux au ciel : je m'apprête à rire comme un bossu. »

Zola nous apprend aussi que Chaillan avait peint un portrait de Cézanne, une Marine *ex-voto* et un *Amphyon* « qui, sous son pinceau prenait la tournure d'un singe en mauvaise humeur. » On voit que toute sa carrière cadra avec les théories qu'il avait exposées à son passage à Aix.

Mais que devint-il par la suite ? Le fils de Cézanne a dit à M. Rewald que Chaillan, qu'il a encore connu, avait « une tente ou voiture avec installation d'un jeu d'adresse, ou quelque chose d'approchant, qu'il montrait aux foires parisiennes ». Et cela a fait dire à Mme Raimbault que le malheureux avait été de tout temps voué au jeu de massacre.

J'ignore où et quand il est mort et cela n'aurait pas grand intérêt. Mlle Villevieille, qui a vu souvent Chaillan chez son père, en a gardé le souvenir d'un grotesque aux cheveux collés sur le front par le cosmétique. Enthousiaste de la magnifique voix de la femme du Dr Chautard, qui se faisait entendre aux soirées de Villevieille, il l'exprimait sous cette forme plutôt inattendue : « Quel estomac ! Quel estomac ! » On voit que le personnage était vraiment homogène !

Parmi les habitués de ces soirées de Villevieille et surtout des dîners qui les précédaient, un des plus assidus était ce Bourck que cite aussi Cézanne. Fils du maître de musique vocale et instrumentale de l'École d'Arts et Métiers, Bourck, à Paris, était un précurseur du quatrième des étudiants de Xanrof qui, comme on sait, ne faisait rien. Toutefois, dans ce milieu où tous les arts étaient en honneur, Bourck en représentait un particulièrement difficile, celui dont Emile Marco de Saint-Hilaire, sous le pseudonyme significatif du « Chevalier de Mangenville », exposa la théorie dans une brochure qui eut l'honneur d'être imprimée par Balzac.

Enfin, parmi les compagnons de Cézanne à Paris, nous trouvons en Victor-François Combes un vrai peintre, un peu froid, mais capable de composer et de traiter un tableau. Combes, fils d'un cordonnier, était né à Aix le 10 juin 1837 et y mourut le 21 janvier 1876, au n° 24 de la rue du Louvre où se trouvait encore, dans l'ancienne chapelle des Pénitents blancs des Carmes, où il avait été établi en 1867, le Musée Bourguignon de Fabregoules dont Combes était gardien et qui ne fut transporté que plus tard au Musée Saint-Jean.

En 1870, Combes s'était engagé dans les Francs-tireurs et son œuvre se compose surtout, outre de nombreux paysages, de tableaux militaires dans le genre de Detaille et de Neuville. M. le D^r L. Martin, M. Audin, en possèdent plusieurs. Ce dernier a aussi une toile représentant *Le Passage des Hongrois à Aix à la fin de l'Empire*. Un *portrait de femme*, médiocre et inachevé, fait partie des collections de M. Raineri. Un *Berger avec son chien*, appartenant à M. Paul Augier, de Rousset, mort récemment, serait la meilleure œuvre de Combes au dire de M. Audin. M^e Mourret, notaire honoraire et archiviste de la ville de Tarascon, a hérité de M. Dauphin, son oncle, une très

jolie *Mare*. M. Maisonneuve a conservé deux panneaux provenant du Café d'Apollon que Combes avait décoré ainsi que le Café Sauvaire. On peut voir au Musée de Longchamp *La mort du lieutenant-colonel Rey, du 33^e de ligne, à la bataille de Melegnano, le 8 juin 1859.*

Passons maintenant aux amis laissés à Aix par Cézanne. Je ne dirai rien d'Alphonse-Boniface de Fortis qui se contenta de *vivre noblement*, comme on disait au XVIII^e siècle, ni de Lelé qui, chez Jausseran, borna ses ambitions à peindre — habilement d'ailleurs — le faux bois.

Ce Jausseran, que Cézanne n'appelle jamais que Félicien, était né le 4 juillet 1839, à Lambesc, au château de Valmousse, où ses parents étaient domestiques du baron de Castillon. Elève de l'École de Dessin de 1858 à 1871, il y fut le condisciple de Cézanne et, en 1864, créa l'atelier de peinture et décoration que dirige aujourd'hui M. Maisonneuve et chez qui se faisaient les décors du théâtre municipal auxquels Joseph Huot travailla parfois. C'est ainsi que mon beau-père ayant un jour rencontré Cézanne perdu dans ses pensées et lui ayant demandé à quoi il rêvait, Cézanne lui répondit :

— Je rêve de peindre un chêne grandeur nature.

— C'est facile; viens avec moi, lui dit Huot, et il le mena chez Jausseran, lui fit donner des brosses et des seaux de couleurs et le mit au travail.

Mais Cézanne en eut bientôt assez et s'en alla en disant :

— Quand je voyais ces décors au théâtre, je ne me doutais pas du mérite de ceux qui les font.

Jausseran est mort à Aix, le 15 janvier 1897.

Louis-Marius Rambert, fut également le condisciple de Cézanne à l'École de Dessin, de 1858 à 1861. Né à Aix, le 16 juillet 1834, il y mourut le 3 juin 1906. A la peinture artistique il joignit la peinture des voitures, plus ali-

mentaire, mais laissa, paraît-il une intéressante collection de tableaux qui fut dispersée après sa mort.

Jean-Baptiste-Philippe Solari, que plusieurs ont encore connu, était né à Aix le 1^{er} mai 1840 et y est mort, à l'hôpital, le 17 janvier 1906, d'une pneumonie qu'il avait contractée en travaillant au marché aux chevaux, à l'ornementation d'un char carnavalesque. Elève, lui aussi, de l'École de Dessin, il bénéficia du prix Granet pour aller terminer ses études à celle de Paris où il vécut en commun avec Cézanne et Zola. Je tiens du frère de mon beau-père, François Huot, qui l'a bien connu, une note biographique concernant ce sculpteur, note bien intéressante mais trop longue pour prendre place ici, ce que je regrette car elle ne pourrait qu'attirer des sympathies rétrospectives à cet artiste probe, modeste et désintéressé, bohème impénitent à qui il manqua toujours deux liards pour faire un sou. Après un séjour au cabanon des Huot, Solari prit un matin la décision de rentrer en ville pour travailler et la mère Huot, en présence d'une décision aussi heureuse que rare, l'engagea à la mettre aussitôt à exécution. Solari partit en effet, mais en traversant Lar il vit un si joli petit oiseau qui chantait si bien ! Il suivit l'oiseau, puis un autre, puis un papillon et le soir se trouva... à Trets où, démuné d'argent, naturellement, il dut demander dans une bastide à coucher à la *fénière*.

M. Gibert me disait que passant un jour à Tarascon, il alla voir le fronton qu'on était en train de sculpter au sommet du nouveau théâtre. Tout d'un coup, il s'entendit appeler par Solari qui travaillait sur l'échafaudage et descendit l'embrasser. Gibert lui lui :

— Laisse là ton travail pour aujourd'hui, je t'emmène déjeuner en Avignon.

— Impossible. Je n'ai pas d'autres vêtements, répondit

le brave homme en montrant ses habits de travail et quels habits de travail !

Le bon Gibert le mena dans une maison de confections, l'habilla de pied en cap, et le dîner en Avignon put avoir lieu, à la grande satisfaction des deux amis.

Lorsque mon mariage m'eut fait faire la connaissance de Solari, il me fit parfois le plaisir de venir me voir aux archives de la Préfecture et, j'ignore comment cela se put faire — il le fit toujours en redingote, chapeau à la Mistral, large cravate en papillon et d'une rigoureuse propreté. Et il me disait :

— Je viens vous faire un peu voir ce que j'ai fait.

Et au grand ébahissement des érudits qui travaillaient dans la salle, il tirait de sa poche quantité de petites maquettes qu'il alignait sur la table et dont je n'ai jamais compris qu'elles eussent pu faire dans ces conditions le voyage d'Aix à Marseille sans retomber en poussière. Après son départ, il me fallait expliquer aux assistants que je n'avais pas eu affaire à un santonnier.. C'est au cours d'une de ces visites que Solari m'avoua n'avoir jamais pu donner sa mesure faute de pouvoir se payer un modèle. Néanmoins, la *République en marche* qu'il fit dans ses dernières années, pleine de noblesse et de simplicité, est vraiment une belle chose, mais peu connue car il n'en fut fait que peu d'exemplaires.

Je possède une photographie de la maquette du *Pierre Puget* qu'il avait envoyée au concours ouvert pour remplacer au Square de la Bourse de Marseille, la statue de Ramus. J'ignore ce que Solari eût donné s'il avait été chargé de l'exécuter, mais ce projet est, à mon avis, bien supérieur à celui de Lombard.

La mort de Solari convient à sa vie car dans son délire il voyait de magnifiques paysages illuminés par des cou-

chers de soleil dont les éclatants coloris éclairèrent pour lui le passage définitif.

Je viens de citer François Huot, le frère de Joseph, à qui Cézanne, nous l'avons vu, envoyait ses souvenirs. François-Marius-Henri Huot était né à Aix le 3 janvier 1842 et y est mort le 5 janvier 1915. Lui aussi suivit, en 1858, les cours de modèle vivant à l'Ecole de Dessin et fit plus tard de la sculpture en amateur, mais les nécessités de l'existence firent de lui un employé de commerce. Toutefois, il cultiva la musique, fit partie de l'orchestre du Théâtre Municipal et de la Commission administrative du Conservatoire. Il a publié en 1903, chez Niel, une *Etude biographique sur Etienne-Joseph Floquet*, un célèbre musicien du XVIII^e siècle, qui est une des illustrations de notre maîtrise métropolitaine. François Huot était le père de Victor Huot, architecte honoraire des hospices de Marseille, associé régional de l'Académie d'Aix, mort le 1^{er} avril 1937.

Enfin, je terminerai par le destinataire de la lettre de Cézanne, Jean-Baptiste-Henri-Joseph Huot, né à Aix le 8 juillet 1840, mort à Marseille, le 8 janvier 1898, fils d'un graveur en camées et coquilles, devenu — lorsque la mode de celles-ci fut passée, — architecte de la ville d'Aix.

Elève de l'Ecole de Dessin de 1857 à 1861, Joseph Huot y remporta entre autres, en 1857, le 2^e prix de modèle vivant. Ce fut le moment où avec Tranquille Julien, Lionneton, Gasquet, Gabriel Barthélemy et autres, il fonda dans la propriété des grands-parents de Joachim Gasquet, le *Théâtre Impérial du Pont de l'Arc* où le futur sénateur Victor Leydet jouait les rôles de femme. Joseph Huot, ne se contentait pas d'y paraître comme acteur, il y fournissait des pièces de son crû, notamment une *Parodie de la Dame blanche* et une comédie-vaudeville : *Amour et Cuisine*, dont je conserve le manuscrit dûment visé par la censure préfectorale à la date du 17 janvier 1863 ! Les succès d'Huot

sur cette scène modeste lui donnèrent l'idée d'entrer dans la carrière théâtrale, ce à quoi ses parents s'opposèrent, l'envoyant à Paris travailler en vue de suivre celle de son père.

Entré à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, en 1864, il y monta en loge pour le concours du prix de Rome et obtint le n° 3 aux épreuves éliminatoires ; mais pressé de revenir à Aix où il s'était fiancé, il donna sa démission de l'Ecole pour, comme on dit vulgairement, *mettre les morceaux doubles* dans l'atelier de son maître, Vaudremer¹⁸. En deux ans, il fut hors-concours au Salon, ayant eu la grande médaille d'or en 1865 pour un *Projet de Musée pour la ville d'Aix* et en 1866 pour un *Projet d'Asile d'Aliénés* pour la même ville. Il exposa pour la dernière fois au Salon de 1892 les plans du nouvel *Hôtel des Postes de Marseille*.

C'est pendant son séjour à Paris que Joseph Huot donna les plans de la nouvelle chapelle de Saint-Mitre-des-Champs que l'on attribue à son père à qui on les avait demandés mais qui repassa ce travail à son fils ainsi qu'en fait foi une lettre où il lui donnait, avec croquis en marge, les indications nécessaires.

Revenu à Aix, Huot dirigea les travaux de l'Ecole d'Arts et Métiers, construisit le temple protestant de la rue de la Masse ; il fit la restauration de la Synagogue de la rue Mazarine, de l'église Saint-Jean de Malte, du château de Vauvenargues, etc.

Nommé membre de la Commission de l'Ecole de Dessin, il fut un des fondateurs du Cercle musical et donna à la presse locale de nombreux articles de critique musicale et

¹⁸ Il est à remarquer qu'Huot, bien que démissionnaire, fut toujours considéré comme élève par l'Ecole, et je conserve les cartes d'invitation qui lui avaient été adressées à ce titre pour les bals de la Cour impériale.

théâtrale, en français et en provençal, parfois signés H. Maury.

Et chose probablement unique, nous retrouvons en 1871, Huot au nombre des élèves de la classe de modèle vivant, à l'Ecole de Dessin. Il est bien probable, en effet, qu'il fut jamais le seul hors-concours qui soit retourné comme élève à son école de début et que l'Ecole d'Aix est la seule à avoir compté un hors-concours parmi ses élèves.

Mais le 23 octobre 1875, Huot était nommé à Marseille architecte-inspecteur principal de la Cie Immobilière et successivement, attaché en cette même qualité aux Hospices, au Bureau de Bienfaisance, au Mont-de-Piété; et enfin, à la date du 27 décembre 1887, il était nommé architecte en chef de la ville de Marseille. Il donna sa démission le 2 janvier 1897, rebuté par les procédés de la municipalité.

Un arrêté préfectoral du 15 décembre 1882 avait nommé Huot professeur à l'Ecole des Beaux-Arts et un arrêté du Maire, du 21 décembre 1885, l'avait chargé du cours de perspective. Dans l'exercice de ces fonctions, il eut sur ses élèves une influence prépondérante autant qu'heureuse, allant même jusqu'à faire à l'un d'eux les avances nécessaires pour finir ses études. Cet élève put grâce à cela enlever le grand prix de Rome et devenir lui-même un brillant professeur à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Paris.

Huot fut à diverses reprises président de la Société des Artistes marseillais, de la Société Industrielle, de la Société des Architectes, etc...

Félibre majoral du 22 mai 1881, il fut longtemps cabiscol de l'Escolo de la Mar et Syndic de la Maintenance de Provence. En cette qualité il prononça de nombreux discours pleins d'esprit, de bonhomie et de bon sens, qui eurent un effet heureusement lénifiant sur ce « panier de crabes » qu'est trop souvent le Félibrige. Ces discours, avec les œuvres en prose et en vers, et les morceaux

de musique composés soit par Huot sur ses propres paroles ou des paroles de ses amis, soit faits par des camarades sur des paroles d'Huot, ont été, avec ses dessins et des aquarelles qui le complètent, réunis par moi en un recueil, *Lou Din-din de la Campaneto*¹⁹ que j'espère bien pouvoir publier un jour.

Après ce que je viens de dire, on ne s'étonnera pas du rôle artistique joué par Huot dans le Félibrige. C'est lui qui est l'auteur du magnifique diplôme de Félibre dont je conserve pieusement le dessin original, assez mal traduit par la lithographie qui n'en rend pas toute la finesse.

A Huot on doit, — outre le monument de Peiresc à Aix, — celui de Gelu, à Marseille, malheureusement étriqué pour raisons financières, et celui de Roumanille, à Avignon, comportant deux bancs circulaires pour permettre aux *Sounjarello* de venir échanger leurs confidences sous l'œil paternel du poète qui les illustra.

Telles sont les notes que j'ai pu réunir sur ces artistes Aixois de valeur inégale, c'est entendu, mais que leur qualité de condisciples et d'amis de Cézanne rend tout de même intéressants en un temps où tout ce qui touche à celui qu'on appelle aujourd'hui « Le Maître d'Aix », passionne tant de gens pour des raisons diverses.

MAURICE RAIMBAULT,
Conservateur du Musée Arbaud.

¹⁹ *La Campaneto* était une petite bastide de famille sise à Luynes, bien connue des Félibres et des artistes qui y recevaient toujours le meilleur accueil.

de la matinée à Saint-Blaise, souligner dans une intéressante causerie, à propos des vestiges grecs signalés à Marseille et jusqu'alors discutés, ces éléments nouveaux d'identification qui apparaissent de la plus haute importance.

LE RETOUR. — Puis, nous redescendons vers le quai. Il est déjà plus qu'entre chien et loup et les lumières réfléchissent dans les ondes des canaux leurs chevelures blondes.

Cependant, la compagnie toute entière, cédant à la courtoise invitation de ces Messieurs du « Vieux-Martigues », s'attable sous les platanes de la petite placette, à l'entrée du Pont, et fait honneur, dans la plus joyeuse animation, aux rafraîchissements dont les hanaps se vident à la santé de ces excellents collègues encore une fois cordialement remerciés.

Sur ce, le bruissement des feuilles d'automne que commence à caresser le vent du soir, nous suggère, à défaut d'un orchestre martial, les premières mesures du *Chant du Départ*.

Il est six heures. Nous regagnons à petits pas nos équipages, et, les saluts échangés dans la satisfaction générale d'une journée bien remplie — (M. le trésorier en particulier note son compte balancé juste au pair) — l'autochée (pourquoi pas?) entame son itinéraire pour couvrir sagement en une petite heure les 38 kilomètres qui nous séparent de notre point de départ.

Conclusion unanime: ce fut une bonne et belle journée, une excursion instructive à ajouter au Livre de Raison de notre Société.

JEAN DE SERVIÈRES.
